



Visuel: © Pierre Savatier, Gouttes d'eau (grande) #2, 2002
Photogramme noir et blanc, argentique, 110 x 220 cm

EN L'OCCURRENCE

17.03.17 – 21.05.17

Dossier de presse

Centre Européen d'Actions Artistiques Contemporaines
7 rue de l'Abreuvoir / Strasbourg
+33 (0)3 88 25 69 70
www.ceaac.org

Contact presse et photographies sur demande
Anne Ponsin - communication@ceaac.org

EN L' OCCURRENCE

Présentée au CEAAC, l'exposition *En l'occurrence* a été conçue à partir d'une sélection d'œuvres issues de la collection du Frac Alsace. Le commissariat a été assuré par les étudiants de la promotion 2016/2018 du Master « *Critiques-Essais, écritures de l'art contemporain* » du Département des arts visuels de l'Université de Strasbourg.

Artistes:

Eleftherios Amilitos
Marc Bauer
Étienne Charry
Clément Cogitore
Raphaël Denis
mounir fatmi
Maïder Fortuné
Bertrand Gadenne
Pierre Gaucher
Philippe Gronon
Claire-Jeanne Jézéquel
Stéphane Lallemand
Laurent Montaron
Susan Morris
Pierre Savatier
Vladimir Skoda
François Yordamian

Exposition présentée du 17.03.2017 au 21.05.2017

Vernissage

Vendredi 17.03.2017 > 18h30

Visites guidées

Samedi 18.03.2017 > 16h

Dimanche 19.03.2017 > 9h

Dans le cadre du Week-end de l'art contemporain

Soirée immersive

Mercredi 22.03.2017 > 18h30

Au Planétarium de Strasbourg

> À la croisée des arts et des sciences : L'immersion comme expérience artistique
avec Catherine Contour, artiste-chorégraphe,
Jérémy Bellot, co-fondateur de AV Exciters
et Jean-Yves Marchal, médiateur scientifique du Planétarium.

Le Frac Alsace

En ouvrant sa collection à l'Université, le Frac Alsace affirme la force du lien que l'art entretient avec la recherche. Sans nul doute, les artistes, par le caractère innovant de leurs œuvres, qu'il soit formel ou conceptuel, et par les territoires d'investigation qu'ils ouvrent, doivent être considérés comme des chercheurs du temps présent. Mais plus encore, la richesse et la résonance dans le temps de ce qui est une œuvre de qualité la révèlent comme un objet d'étude pour les chercheurs en art mais aussi des champs scientifiques et de la connaissance. Cette expérience entre le Frac Alsace et le Département des Arts Visuels de l'Université de Strasbourg – qui s'inscrit depuis 2009 dans la continuité des projets de conception et de production d'exposition par les étudiants avec les œuvres de la collection dans le cadre d'une convention – affirme le souci du Frac de se positionner comme partenaire et partie prenante des axes pédagogiques de l'enseignement supérieur.

Le Master professionnel "Critique-Essais, écritures de l'art contemporain"

Proposé par le Département des Arts Visuels de l'Université de Strasbourg, le Master professionnel « Critiques-Essais, écritures de l'art contemporain » forme sur les plans pratique et théorique, à la spécificité de l'écriture appliquée à la création artistique contemporaine, dans la diversité de ses supports, techniques, formats et publics. Cette spécialisation en deux ans, unique en France et ouverte à des étudiants issus de cursus divers (Arts plastiques, Histoire de l'art, Philosophie, Lettres, etc.), propose une pédagogie innovante centrée sur une articulation dynamique entre la recherche universitaire, l'acquisition de compétences professionnelles et la réalisation concrète de projets curatoriaux et éditoriaux, grâce à un réseau international de chercheurs et de partenaires culturels renommés.

Le CEAAC

Fondé en 1987, le Centre Européen d'Actions Artistiques Contemporaines (CEAAC) a pour vocation de développer l'art contemporain, tant du point de vue du soutien à la création que de celui de sa diffusion.

Accueillant des expositions au sein de son Centre d'art depuis 1995, le CEAAC poursuit également son engagement dans ses missions historiques : une pédagogie et une médiation visant à démocratiser l'accès à la culture, l'installation d'œuvres d'art dans l'espace public, l'entretien de ce patrimoine et le conseil aux collectivités, mais aussi et surtout le soutien aux artistes, par le biais de programmes de résidences internationales et la valorisation de leurs recherches.

Partenaires historiques, le Frac Alsace et le CEAAC partagent une même culture d'un travail en réseau sur leur territoire. S'inscrivant également dans cette volonté d'accompagner l'enseignement supérieur artistique, le CEAAC donne ainsi régulièrement aux étudiants de l'Université de Strasbourg des occasions de se professionnaliser en présentant des expositions dans le Centre d'art. Réaffirmant cette dimension expérimentale, ce projet a été l'occasion de donner une plus grande ampleur encore à ces collaborations fécondes, en réunissant ces trois entités de manière inédite.

Avant – propos

L'exposition *En l'occurrence* propose une réflexion sur les modalités d'apparition et de perception de l'œuvre d'art. Le terme « occurrence » renvoie à la fois à ce qui advient, à un événement, une circonstance fortuite, inopinée. Il peut également évoquer une rencontre, une occasion, suggérant « ce qui se passe sous nos yeux ». C'est cette idée d'une « expérience sur le point de se produire » qui a nourri ce projet. L'exposition s'attache aux différents procédés mis à la disposition du spectateur afin de participer à une expérience artistique dont les subtilités sont révélées, au même titre que les œuvres, par l'espace dans lequel elle a lieu, à un instant précis.

Si la question du visible est inhérente à l'Art, chaque œuvre possède cependant ses propres mécanismes d'activation. Par quels moyens l'œuvre est-elle rendue visible ? L'artiste est-il la seule force motrice à son existence ? De quelle façon advient-elle au regard du spectateur ? Le parcours de l'exposition propose, à travers une sélection d'œuvres dont les conditions d'apparition et d'interactivité avec le spectateur se révèlent singulières, d'appréhender les différentes manières dont ces dernières s'offrent au regard et à la compréhension d'un public. Qu'il s'agisse de photographie, de peinture ou d'installation, l'aspect final de l'œuvre dépendra non seulement du médium auquel il se prête mais également du choix de l'artiste d'y laisser apparaître les étapes du processus de création. L'émergence de l'œuvre renvoie ainsi à sa gestation, de sa conception jusqu'au geste final qui permet son aboutissement.

Plus que le phénomène de création, ce sont les subtiles conditions de visibilité d'une œuvre et sa capacité à créer un lien avec son observateur, qu'il est ici question de mettre à nu. À la manière d'interfaces sensorielles, les dispositifs que l'on retrouve dans la sélection d'œuvres proposée font appel à l'expérience sensible du spectateur en instaurant un véritable jeu de confusion : à travers les notions de présence et d'absence, les travaux de Mounir Fatmi, Laurent Montaron, Philippe Gronon et Étienne Charry appellent à la sollicitation de sens a priori contradictoires ou contrariés. Stéphane Lallemand, Pierre Savatier et Raphaël Denis, mais aussi François Yordamian et Eleftherios Amilitos proposent quant à eux de perturber les mécanismes de la vision en instaurant une lecture complexe et détournée de l'image. Les œuvres de Maïder Fortuné, Marc Bauer, Clément Cogitore et Bertrand Gadenne plongent le spectateur dans une ambiance surprenante, à l'aide de dispositifs provoquant une apparition évanescence. On trouve enfin dans le travail de Vladimir Skoda, Pierre Gaucher, Susan Morris et Claire-Jeanne Jézéquel un usage élémentaire de la forme et de la ligne qui, tout en accordant une importance particulière au geste créateur, vise à retranscrire la matérialité de l'œuvre. Mettre à mal les habitudes de perception du regardeur : voilà, en définitive, le point de rencontre dissimulé derrière les différents paramètres que proposent les œuvres, poussant le spectateur à devenir l'acteur d'un procédé sensoriel. C'est une invitation déroutante que

l'exposition adresse à ce dernier, celle d'accepter, de s'abandonner à de nouvelles conditions d'expérimentation à partir de son statut d'observateur.

Construit en 1902, l'espace du CEAAC porte en lui son passé d'ancien magasin de verrerie et de porcelaine. S'écartant de l'esthétique du white cube traditionnel, il propose une configuration atypique qu'il convient de comprendre et respecter pour permettre aux œuvres d'investir cet espace. Prenant en compte les particularités du lieu, la scénographie de l'exposition s'est dessinée de façon à éclairer d'un nouveau jour la collection du Frac Alsace. Il s'agissait à la fois d'éviter les interférences avec les éléments architecturaux, qui auraient pu nuire à la perception des œuvres, tout en tirant profit de l'espace à disposition afin de produire un dialogue inédit entre le lieu et les œuvres exposées.

Eleftherios Amilitos

3 projets de sculptures à ne jamais réaliser ou à ne pas faire

Les sculptures d'Eleftherios Amilitos sont généralement réalisées à partir de matériaux industriels, auxquels il insuffle une légèreté et une transparence.

Les 3 projets de sculptures à ne jamais réaliser ou à ne pas faire dérogent cependant à ce mode opératoire puisque, à en juger par son titre piquant, cet ensemble propose des projets de sculptures qui n'advieront jamais. Présentée sous la forme de trois tableaux, l'œuvre invite le spectateur à s'imaginer, malgré l'avertissement, un déploiement dans l'espace de ces compositions abstraites.

Ces projets de sculptures semblent défier les lois de la gravité. Dessinées, peintes et découpées sur une ardoise, les formes abstraites qui viennent habiter la planéité du cadre semblent flotter dans l'espace, au-dessus du support. Comme en apesanteur, elles suscitent une sensation de légèreté.

L'artiste propose ainsi une réflexion sur le rapport entre planéité et volume, présence et absence, possibilité et impossibilité, par le biais d'un projet qui ne prendra forme qu'à travers notre imagination.

Né en 1962 à Athènes. Vit et travaille à Montreuil.

Eleftherios Amilitos exploite les possibilités de la forme de manière totale. Multipliant les matériaux et les techniques, il concentre sa pratique sur les effets optiques et géométriques en se servant à la fois des jeux de transparence,

des espaces vides et pleins ainsi que de la profondeur de champ, pour créer des œuvres dont la plasticité évolue avec le regard du spectateur et les conditions d'exposition. Rompu aux formes neutres, organiques et abstraites, l'artiste crée à travers son art un nouveau langage de signes à déchiffrer.



© Eleftherios Amilitos
Détail de 3 projets de sculpture à ne jamais réaliser ou à ne pas faire,
1993
Letraset, huile et papier sur ardoise, 3 x (40 x 30 cm)
Photo : Klaus Stöber

Marc Bauer

Dread

Par un jeu d'effacement, cet ensemble de dix dessins réalisés au graphite retranscrit des souvenirs, qui, selon l'artiste, ne seront jamais que des fictions*. Une porte d'entrée, une chaise, un morceau de gâteau disposé dans une assiette, un bras humain découpé sur le porte-bagage d'un vélo : les scènes et les objets dessinés par l'artiste se présentent sous la forme d'associations étonnantes, tantôt banales, tantôt spectaculaires. Associées à un ensemble de mots et de dates, ces illustrations se donnent comme les bribes d'une narration fragmentée, angoissante, cauchemardesque, qu'il appartient au spectateur de reconstituer.

La technique graphique utilisée exprime avec justesse la mémoire lacunaire et les difficultés de l'acte de remémoration : entre oubli et invention, conscience et inconscience, l'artiste nous plonge dans une fiction où les souvenirs réels côtoient les fantasmes à travers le processus de leur effacement.

* Thomas Lapointe, « Entretien avec Marc Bauer », *Entre* (revue en ligne).

Né en 1975 à Genève. Vit et travaille à Zurich et Berlin.

Marc Bauer est diplômé de la HEAD de Genève. Il est représenté par la Galerie Freymond-Guth à Zurich. L'œuvre de Marc Bauer s'articule autour du dessin, qu'il pratique sur différents formats et supports, ses réalisations se déployant toujours selon un geste nerveux et charbonneux, associé à de multiples traces d'effacement.

En mettant à jour le processus de remémoration, l'artiste offre un travail orienté sur le souvenir, fragmentaire et imprécis, et confronte le spectateur à sa propre mémoire tout en ouvrant la voie à son imaginaire. Au cœur de son œuvre se situe la relation et le conflit entre la grande Histoire et l'histoire personnelle. Il s'appuie d'ailleurs à ce titre sur des photographies et des images de films ou de livres, dont il restitue un personnage, une composition ou une atmosphère dans ses dessins.



© Marc Bauer
Dread
2006
Détail d'un ensemble de 10 dessins,
Crayon gris et crayon noir sur papier, 10 x (32 x 45 cm)
Photo : Klaus Stöber

Étienne Charry

Salon Cerveau

Salon Cerveau est un ensemble de morceaux de musique qu'il est possible d'écouter via des casques audio. Le compositeur Étienne Charry y retranscrit musicalement et poétiquement les manifestations et les échanges cérébraux qui adviennent dans le cerveau humain. Le titre de l'œuvre se présente comme une métaphore du « salon » qui ferait de cette pièce le lieu central de passage et d'activité, où circulent et se croisent un flot permanent d'idées.

L'artiste donne à ses morceaux la fonction d'une radiographie, nous révélant l'intérieur de l'espace du processus de création, à savoir le cerveau, où apparaissent et disparaissent les idées dans un flux torrentiel et continu. L'œuvre nous plonge dans une ambiance particulière, tantôt nerveuse et inquiétante, tantôt fluide et calme. À travers son interprétation, l'artiste met en place un univers sonore traduisant la matérialité et l'immatérialité d'une idée telle que celle du cerveau, permettant la création d'un imaginaire qui puise à la fois dans le concret et dans l'abstrait.

Né en 1962 à la Guerche-de-Bretagne. Vit et travaille à Paris.

Étienne Charry est un artiste-compositeur. Il est également le co-fondateur du groupe Oui Oui, avec Michel Gondry, Gilles Chapat et Nicolas Dufournet. Il compose des collections de musiques qui, proposées comme

des pièces uniques, ont donné lieu à de nombreuses séances d'écoute dans des lieux d'art contemporain (Centre Pompidou, Galerie Agnès B). Il collabore fréquemment avec d'autres artistes, tels que le plasticien Pierrick Sorin et compose également pour la télévision.



© Étienne Charry,
Salon cerveau
2006

(Cascade hésitante, Flotteur, Pensée liquide)
3 morceaux de musique choisis parmi la collection Salon cerveau
Photo : Olivia Schmitt / Frac Alsace

Clément Cogitore

Ex-Voto

L'installation *Ex-Voto* est constituée d'une photographie tirée sur une plaque de verre que viennent éclairer six néons placés à l'arrière de celle-ci. Réalisée à Naples, la photographie représente des figurines religieuses disposées dans une vitrine. Associées au titre de l'œuvre, ces statuettes de vierge et d'anges ne sont pas sans rappeler les objets qui, en accomplissement d'un vœu ou en signe de reconnaissance, ornent les lieux consacrés. Jouant sur le contraste entre image sacrée et matériaux industriels, Clément Cogitore propose une réflexion sur le comportement humain face aux croyances et à leurs modes de fabrication.

L'imagerie religieuse est ici détournée par une mise en scène combinant l'éclairage discontinu des néons, le crépitement qui en émane et les tonalités bleutées de la photographie. Un mouvement saccadé d'apparition et de disparition se crée par la fragmentation lumineuse des néons. Ce grésillement visuel et sonore, en venant affecter la vision du spectateur, bouleverse ce dernier et perturbe ses repères. À la manière d'une mélodie, les sonorités métalliques provoquées par les lumières transforment l'acte de vision en une expérience physique et synesthésique. Elles confèrent à l'image une épaisseur quasi cinématographique.

Né en 1983 à Colmar. Il travaille entre Paris et Strasbourg.

Après avoir étudié à l'École Supérieure des Arts Décoratifs de Strasbourg et au Fresnoy-Studio national des arts contemporains, Clément Cogitore a été pensionnaire de la Villa Médicis de 2012 à 2013. Il est représenté par la Galerie Eva Hober (Paris) et la Galerie Reinhard Hauff (Stuttgart).

Clément Cogitore développe un travail à la croisée du cinéma et de l'art contemporain qui vient questionner le rapport des hommes aux images et aux récits collectifs. Parvenant à créer de nouveaux récits à travers ses œuvres en associant le réel et la fiction, l'artiste se plaît à les confondre afin d'instaurer de nouvelles clés de lecture.



Clément Cogitore
Ex-voto
2009

Installation photographique
Tirage numérique, plaque de verre, 6 tubes fluorescents,
Tirage numérique : 110 x 130 cm
© Adagp, Paris
Photo : Mathieu Bertola, Musées de La Ville de Strasbourg

Raphaël Denis

Corps 1 : La Recherche du temps perdu

Condensée sur une même surface de papier, l'intégralité des sept tomes de *À la recherche du temps perdu* de Marcel Proust, publiés entre 1913 et 1927, s'apparente, à première vue, à un monochrome. Les signes typographiques à l'origine de ce dégradé de gris sont en effet illisibles au premier regard. Une loupe, mise à la disposition du spectateur, lui permet cependant de s'attarder sur la surface de caractères et de découvrir alors le texte initialement ignoré. La lisibilité de l'œuvre dépend ainsi de la participation active du spectateur, et précisément de son choix de se placer ou non à sa proximité.

« Pour la série Corps 1, on est aussi dans cette volonté d'être submergé par une œuvre car il est possible de l'embrasser d'un seul regard, ce que l'on ne peut pas faire avec les livres. Je rends possible ce regard sur une œuvre qui malgré toutes les exégèses nous échappe. »

Raphaël Denis, « Entretien », *Point contemporain*, 25 octobre 2015 (revue en ligne).

Né en 1979 à Paris. Vit et travaille entre Paris et Bruxelles.

Raphaël Denis est représenté par la galerie Sator (Paris), la galerie Bacqueville (Lille) et la galerie Zahorian & Van Espen (Bratislava).

Après une formation à l'École des Arts Décoratifs de Paris dont il sort diplômé en 2006, Raphaël Denis s'engage durant huit années dans divers emplois au sein de gale-

ries parisiennes et bruxelloises, parallèlement à sa pratique artistique.

Sa réflexion porte sur le milieu de l'art et passe par l'étude de son marché et de ses acteurs. Il s'intéresse en particulier aux problématiques de la collection et des collectionneurs.

Artiste pluridisciplinaire, il multiplie les médiums en recourant de manière récurrente aux modes opératoires de la citation et de la répétition.



© Raphaël Denis
Corps 1 : La Recherche du temps perdu
2011
Tirage pigmentaire sur papier Hahnemühle contrecollé sur Dibond, loupe
150 x 100 cm
Photo : Galerie Sator (Paris)

mounir fatmi

500 mètres de silence

Probablement réalisée en référence au ready-made *Bruit Secret* de Marcel Duchamp (1916), l'œuvre *500 mètres de silence* cache en elle l'énigme d'un trouble perceptif. Constituée d'une bobine de câble d'antenne reposant sur un socle et présentée sous vitrine, cette pièce propose en effet d'envisager un son qu'il est impossible d'entendre et que l'on peut seulement imaginer. Les câbles, habituellement reliés à une interface permettant la communication, sont ici enroulés sur eux-mêmes, dépourvus de leur fonction. L'œuvre matérialise paradoxalement l'absence de sonorité sous la forme d'une sculpture, autrement dit d'un plein, d'une masse. Habituellement intangible, le silence acquiert une présence et devient palpable.

Né en 1970 à Tanger. Vit et travaille entre Paris et Tanger.

mounir fatmi est représenté par neuf galeries à travers le monde, parmi lesquelles la galerie Conrads (Düsseldorf), la galerie Analix Forever (Genève) et la galerie Keitelman (Bruxelles).

Son travail engagé se saisit des phénomènes de société, et en particulier des thématiques religieuses et politiques, pour en produire un langage critique. À travers la désacralisation d'objets religieux, il

déconstruit les dogmes et les idéologies. En bouleversant les codes, ses œuvres tentent de mettre au jour les ambiguïtés et les contradictions du monde contemporain, à la faveur d'une réflexion morale sur la condition humaine et sur les multiples formes d'autorité.

Son combat, qui lui a valu d'être censuré à plusieurs reprises, s'appuie également sur la production de vidéos et d'écrits : mounir fatmi a consacré plusieurs manifestes à des faits d'actualité, toujours en rapport, de près ou de loin, à des questions sociologiques ou anthropologiques.



mounir fatmi
500 mètres de silence
2007
Câble d'antenne, bobine, Lettrage adhésif, socle, vitrine
137 x 47 x 47 cm
© Adagp, Paris
Photo : Jean-Baptiste Dorner

Maïder Fortuné

Curtain!

L'installation-vidéo *Curtain !* de Maïder Fortuné met en scène des personnages issus de dessins animés, plongés dans une atmosphère sombre et inquiétante. Alors que les silhouettes se laissent deviner progressivement, semblables à des apparitions fantasmagoriques, elles ne cessent pour autant de tourner le dos au spectateur.

À la manière d'une boucle sans fin, le film se répète ; les personnages se suivent, apparaissent et disparaissent inlassablement. Dans cette ambiance grisâtre, les figures habituellement rattachées à l'univers des dessins animés sont ici détournées. Elles deviennent des ombres d'elles-mêmes.

En désacralisant le pouvoir symbolique des images connues de notre enfance, l'univers de Maïder Fortuné bouleverse nos habitudes de lecture et vient questionner les représentations collectives.

Née en 1973 à Toulouse. Vit et travaille à Paris.

Maïder Fortuné a suivi une formation littéraire puis théâtrale (École Jacques Lecoq à Paris), avant d'intégrer le Studio des arts contemporains au Fresnoy. Son travail invite le visiteur à expérimenter les processus de fabrication de l'image. Ses dispositifs de présentation vidéographiques et photographiques sont systématiquement choisis pour leur justesse par rapport au motif et à la mise en scène.

Vidéoprojection, encadrement, diffusion sur petit moniteur ou sur écran plasma, l'artiste capture l'image inspirée des techniques cinématographiques. Son travail porte l'empreinte et l'interrogation du souvenir et de l'absence, qu'elle utilise également dans de nombreuses œuvres-citations. Mobilisé par la notion d'instant précis, le travail de Maïder Fortuné marque une pause poétique pour le spectateur dans un univers à la fois fantastique et fantasmagorique.



© Maïder Fortuné
Curtain !
2007
Projection vidéo sonore (4/3)
Durée : 17 min

Bertrand Gadenne

Les deux papillons

Un faisceau lumineux émane du plafond. Le spectateur s'approche, lentement. Entré dans la lumière, il pourra alors découvrir, comme posée sur sa main ou dessinée sur sa peau, l'image fragile et vibrante de deux papillons.

Les deux papillons est une installation avec projection d'une diapositive dont l'existence est permanente mais dont les conditions d'apparition sont limitées. Les papillons sont les motifs que le faisceau projette ; ils ne sont donc visibles que si l'on recherche leur contact en interagissant avec le halo lumineux. Si les papillons apparaissent et disparaissent au gré des déplacements du spectateur, ce sont plus précisément les gestes de ce dernier qui permettent aux motifs de se préciser et de s'intensifier. Ainsi reconnecté à sa propre corporalité, le spectateur-acteur devient observateur d'un fragment de quotidien devenu extraordinaire.

L'atmosphère poétique qui se dégage de cette œuvre découle du caractère insaisissable et fuyant des images qu'elle projette. Allégorie moderne de la vanité, l'œuvre développe ainsi une réflexion sur la condition de l'Homme, son rapport au monde et aux images.

Né en 1951 à Proverville. Vit et travaille à Hellemmes-Lille.

Bertrand Gadenne enseigne la vidéo à l'École Supérieure d'Art du Nord-Pas de Calais / Dunkerque-Tourcoing. À travers ses vidéoprojections, Bertrand Gadenne confère une présence singulière et merveilleuse aux images. Que ce soit dans le musée ou dans l'espace public, l'artiste propose au spectateur une rencontre inat-

tendue avec ses œuvres en donnant aux êtres filmés une véritable présence dans l'espace d'exposition. Les films et projections sont souvent réalisés en fonction de leur lieu de présentation. Les images oniriques de l'artiste évoluent dans un espace de pénombre à la manière d'hologrammes, éclairant la trace de leur passage d'un halo lumineux qui plonge le spectateur dans un univers où la vision et l'apparition finissent par se confondre.



Bertrand Gadenne
Les deux papillons
1988
Installation
Projection d'une diapositive
300 x 100 x 100 cm
© Adagp, Paris
Photo : Galerie Aline Vidal (Paris)

Pierre Gaucher

Sans Titre

Cette sculpture en fer forgé se compose de quatre éléments géométriques élémentaires de tailles variables et s'étend en hauteur et en longueur dans l'espace. Les différents éléments présentés sont d'une extrême finesse. Telles des lignes dessinées en volume, ils s'apparentent à une calligraphie à la fois flottante et rigide et offrent une nouvelle perception de l'essence de la sculpture et du dessin.

Posés à même le sol ou suspendus au plafond, ces différents éléments concourent, par leur agencement, à une décomposition spatiale des parties de l'œuvre dans l'espace. Dès lors, le vide qui entoure la sculpture devient lui aussi un matériau à appréhender. Courbes et lignes, verticales et horizontales se déploient dans l'espace à la manière d'un nouveau langage. La lecture de ces signes, observables sous différents angles, invite le spectateur à une expérimentation à la fois aérée et complexe, indéfiniment renouvelable au gré de la position qu'il occupera dans l'espace. Ainsi l'artiste nous rappelle-t-il que si la vision est une affaire de construction, l'image, quant à elle, se déduit toujours d'un point de vue.

Né en 1958, à Sarrebruck. Vit et travaille à Strasbourg.

Pierre Gaucher est diplômé de l'École Supérieure des Arts Décoratifs de Strasbourg. Il ouvre son atelier en 1986 et est nommé maître d'art en 1996 par le Ministère de la Culture. Il mène une double activité de créateur en ferronnerie et de sculpteur.

Élaborées à partir de lingots ou de barres

de métal étirées et écrasées au marteau, ses sculptures se déploient dans l'espace à la manière d'une calligraphie à la fois tendue et souple. Depuis quelques années, son intérêt pour le langage donne lieu à la réalisation d'un travail d'écriture sur tôle. Comme un geste libérateur, Pierre Gaucher écrit ses pensées à même les plaques, afin de les inscrire définitivement et d'empêcher leur effacement.



© Pierre Gaucher
Sans titre
1986
Fer forgé
Tige verticale hauteur : 170 cm, Pièce triangulaire : 137 x 120 cm, Pièce en V hauteur : 145 cm, écartement : 225 cm, Cercle : 90 cm de diamètre
Photo : Antoine Bouchet

Philippe Gronon

Vitrine n°1 et Vitrine n°2, Sélestat

Présentées à la manière de tableaux sur les murs de l'espace d'exposition – le cadre des vitrines renvoyant à l'encadrement et le blanc d'Espagne à la peinture – ces photographies pourraient être vues comme des « fenêtres ouvertes sur le monde », si la transparence du verre n'était pas obstruée. Ne pouvant plonger dans la profondeur, le regard bute sur la surface de la vitrine, comme de la photographie : seul apparaît le reflet de la rue ou celui du spectateur.

L'artiste pratique la photographie dans le but d'attirer notre regard vers les objets usuels qui, disséminés dans notre environnement quotidien, sont autant de fragments de banalité que l'on ne remarque plus. Rigidité et neutralité de l'espace urbain disparaissent face à la représentation « précisionniste » de ces vitrines qu'offre le point de vue de l'artiste. Ses images résultent d'un protocole bien défini : réalisées à la chambre photographique, selon un cadrage parfaitement maîtrisé et généralement frontal, elles sont d'une qualité remarquable. Cette précision photographique et les nombreux détails d'ordinaire invisibles qui nous sont présentés contribuent à intensifier la présence des objets, qui, comme observés à la loupe, paraissent plus vrais que nature. En transformant notre regard sur ces éléments quotidiens, c'est notre appréhension du monde que ces images viennent finalement modifier.

Né en 1964 à Rochefort sur Mer. Vit et travaille à Malakoff.

Philippe Gronon a été pensionnaire de la Villa Médicis de 1994 à 1995. Il est représenté par la galerie Thomas Zander (Cologne), la galerie Laurent Godin (Paris) et L'Entrepôt 9 - Galerie Barnoud (Quétigny).

Philippe Gronon exploite l'image de manière chirurgicale ; il dissèque et analyse le monde dans ses tableaux d'objets. Perfectionniste, il tente d'affirmer le réel avec une planéité, une finesse et une précision qui régissent chaque parcelle de ses travaux. Délaissant la photographie traditionnelle au profit du hors-champ et de l'absence de point de fuite, l'artiste cherche à valoriser l'image pour ce qu'elle représente.



Philippe Gronon
Vitrine n°1 et Vitrine n°2, Sélestat
2003
2 Photographies à l'échelle 1 de vitrines passées au blanc d'Espagne avec un encadrement en grès rose, prises Place d'Armes à Sélestat
2 x (178 x 131 cm)
© Adagp, Paris
Photo : Mathieu Bertola, Musées de la Ville de Strasbourg

Claire-Jeanne Jézéquel

Splash 1, Splash 2, Splash 3

Les *Splash* de Claire-Jeanne Jézéquel sont des sculptures en terre cuite émaillée. À première vue, cette matière onctueuse s'apparente à des flaques blanches qui auraient jailli sous nos pieds puis se seraient figées, entre ébullition et déploiement. Tombées du ciel ou sorties du sol, ces fragiles sculptures se proposent d'affirmer les caractéristiques de l'évolution de la matière en tant que processus autonome de création de la forme.

Malgré son apparence solide, *Splash* semble pouvoir poursuivre encore son expansion sur le sol de l'espace d'exposition. En retranscrivant un processus dont la finalité serait indéterminée, le geste de l'artiste s'inscrit de manière visible dans l'œuvre, comme pour affirmer la malléabilité d'une forme non terminée.

Dans le prolongement des *Expansions* de César, son aspect final n'est pas défini à l'avance et s'apparente à un arrêt sur image du processus de création, comme s'il s'agissait de laisser l'œuvre en suspens, à la manière d'un croquis, d'une ébauche.

Née en 1965 à Fontenay-aux-Roses. Vit et travaille à Paris.

Claire-Jeanne Jézéquel a étudié à la Villa Arson, d'abord dans la section design d'espace puis dans la section Art dont elle sort diplômée en 1988.

Face aux œuvres de Claire-Jeanne Jézéquel, nous sommes entre peinture et sculpture, sculpture et architecture. « On n'est jamais dans le paysage que l'on contemple », aussi ses sculptures rendent-elles compte

de l'illusion de la peinture. Elles sont des dessins sortant du mur, une ligne d'horizon vers des espaces imaginaires, et nous font tendre vers une prise de conscience systématique du corps et de l'espace, tout en bouleversant notre perception des lieux. Claire-Jeanne Jézéquel utilise toujours des matériaux simples et aisément identifiables: le contre-plaqué souple, la fonte d'aluminium et plus récemment l'aggloméré associé à la peinture.*

*(Extraits du site *L'art dans les chapelles*)



© Claire-Jeanne Jézéquel
Splash 1, Splash 2, Splash 3
2004
Terre cuite émaillée et supports de type patins caoutchouc
54 x 41 cm, 64,5 x 62,5 cm, 59 x 47 cm, hauteurs variables n'excédant pas 5 cm

Stéphane Lallemand

Sans Titre

Sans Titre est un ensemble de quatre tirages photographiques représentant des paysages de montagnes : chaînes rocailleuses, pics enneigés et massifs arborés s'évanouissent comme derrière un léger voile. Réalisées par tirage albuminé sur papier salé viré à l'or, les photographies ne laissent pas seulement apparaître les montagnes dans un brouillard perceptif ; elles contribuent également à tromper celui qui les admire quant à leur authenticité. « Ces paysages n'existent que par le biais des tirages puisqu'ils ont été fabriqués de toutes pièces grâce à un logiciel de création de décors virtuels en usage pour les jeux vidéo »*, explique en effet l'artiste. Une fois formatées par ordinateur, les images sont imprimées sur un négatif papier pour apparaître comme de véritables photographies, faisant du spectateur la victime d'une illusion visuelle.

* propos de l'artiste cités dans la notice descriptive consacrée à l'œuvre, site officiel de la collection du Frac Alsace.

Né en 1958 à Épinal. Vit et travaille à Strasbourg.

Stéphane Lallemand est diplômé de l'École Supérieure des Arts Décoratifs de Strasbourg en 1985 (DNSEP Art). Il obtient également un brevet de Compagnon de sculpture statuaire en 1983. Stéphane Lallemand multiplie les médiums : il utilise à la fois la photographie, la sculpture, le détournement de jouets low-

tech ou encore l'installation. L'artiste propose une réflexion sur la nature de l'image à l'ère des nouvelles technologies, mais privilégie également la qualité des matériaux bruts dans ses sculptures et installations. Son regard se porte sur l'histoire de l'art et de la photographie, en particulier sur le nu féminin dont plusieurs réinterprétations traversent, non sans humour, son œuvre.

Stéphane Lallemand considère son travail comme une réflexion sur l'image et sur son caractère reproductible à l'ère du numérique. Il cherche à démontrer que si l'apparition de la photographie a transformé les représentations du réel, celui-ci peut désormais être reproduit sans l'usage d'un appareil. Grâce aux possibilités qu'offrent les nouvelles technologies, la copie se distingue en effet difficilement de l'original. Pour l'artiste, l'image est ainsi devenue une interface parmi d'autres, brouillant les frontières entre l'objet et sa représentation, entre le réel et la fiction.



© Stéphane Lallemand
Sans titre
2003
4 photographies
Tirages photographiques albuminés, papier salé viré à l'or
16 x 22 cm, 16 x 26 cm, 17 x 48 cm, 17 x 46 cm

Laurent Montaron

The Stream

The Stream est une photographie en couleur laissant apparaître un jeune homme accroupi sur un rocher au milieu d'une rivière. Au loin se dessine un paysage de montagne. Portant un magnétophone en bandoulière, il tient dans sa main gauche un microphone orienté vers l'eau.

Un paradoxe semble s'être glissé dans l'œuvre puisqu'il y est question de la représentation photographique d'un enregistrement sonore. Plutôt que de laisser entendre le ruissellement de l'eau, l'artiste choisit d'exposer celui qui le capture. Si techniquement rien n'est mis en place pour que l'enregistrement soit audible, il est cependant possible d'imaginer l'ambiance sonore de cet environnement. Comme une berceuse silencieuse et mentale, le bruit clapotant de la rivière semble sourdre de l'œuvre.

Afin de susciter cette mise en son de l'image, l'artiste a disséminé des indices visuels à l'attention du spectateur. La présence du jeune homme met ainsi l'accent sur ce qui est manquant ou inexistant. Elle réoriente notre attention, en sollicitant nos réflexes cognitifs, vers un processus d'association entre ce qui est présent et ce qui est absent.

Né en 1972 à Verneuil-sur-Avre. Vit et travaille à Paris.

Laurent Montaron pratique à la fois la photographie, la vidéo, l'installation et le son. Il considère l'image, le son et l'enregistrement comme autant d'outils permettant de façonner ou perturber nos manières d'appréhender le monde. Dans ses

travaux, le spectateur est souvent confronté à un espace-temps qui n'est pas présent dans l'œuvre elle-même mais qui peut être mental ou relever du souvenir. Connaisseur des techniques cinématographiques, l'artiste tente de comprendre de quelle manière les paradoxes issus des nouvelles technologies créent de nouvelles formes de conscience.



© Laurent Montaron
The Stream
2007
123 x 155,5 cm

Photographie couleur contrecollée sur aluminium

Susan Morris

Motion Capture Drawings

Motion Capture Drawings est constituée de trois impressions sur papier retranscrivant, par des lignes blanches entrelacées, chacune un point de vue différent d'un ensemble de mouvements effectués par l'artiste. Ces tracés ont été réalisés à l'aide de capteurs placés sur différents membres du corps de l'artiste pendant que celle-ci exécute une toute autre série de dessins dont la réalisation implique des mouvements non maîtrisés, voire inconscients.

Ce qui est rarement dévoilé, à savoir le moment même de la création de l'œuvre, est ici visible de manière concrète, même si de prime abord le résultat obtenu se présente sous l'aspect d'abstractions graphiques. Les mouvements semblent ainsi constituer un autoportrait inédit de l'artiste, qui n'est autre que la chorégraphie quasi automatique et inconsciente produite par ses propres gestes.

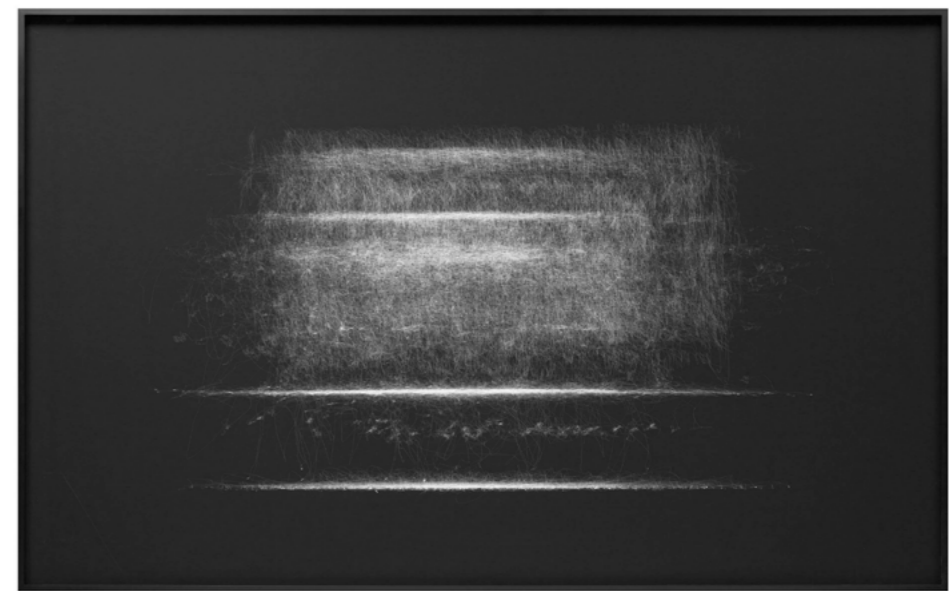
Née en 1962 à Birmingham. Vit et travaille à Londres.

Après un master au Goldsmith College et un doctorat au Central St Martin (Londres), Susan Morris développe une approche artistique sur l'exploration du corps et de ses facteurs inconscients à l'aide d'outils issus du domaine scientifique et médical.

« Le travail de Susan Morris consiste à collecter sur une période de temps donnée un certain nombre d'indices révélant

des schémas, habitudes ou incidents de sa propre existence et sur lesquels elle ne peut exercer aucun contrôle. L'artiste est le sujet de son propre travail, mais comme les images révélées par ses investigations font apparaître un moi doté de sa propre voix et de sa propre vie, on peut dire qu'elles sont des portraits de l'inconscient. (...) »

Felicity Lunn (Traduit par Gilles Berton),
Pièces montrées, 30 ans de collection,
[catalogue d'exposition du Frac Alsace], p. 125.



© Susan Morris
Erased: View From Side et Erased : Facing View
2012

Détail de la série *Motion Capture Drawings*
Impression jet d'encre sur papier Archive Hahnemühle sous Plexiglas
2 x (150 x 240 cm)

Pierre Savatier

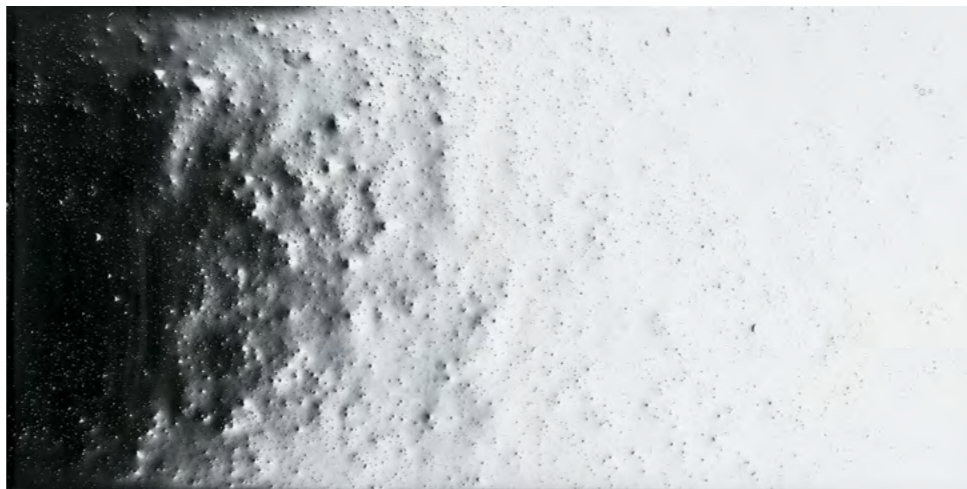
Gouttes d'eau (grande) #2

Cette photographie de grand format présente une surface lisse recouverte d'un dégradé de noir et blanc, piquée irrégulièrement de multiples points dont les tailles varient. Le titre de l'œuvre invite à lire l'image comme un éclatement de gouttelettes. Mais sa lumière artificielle et son absence de couleur contribuent à fragmenter l'information, au point qu'il est difficile d'affirmer la nature de l'objet photographié. L'interprétation ardue de l'image est en partie liée à la technique du photogramme utilisée pour sa fabrication, qui se passe d'appareil puisqu'elle consiste simplement à exposer directement à la lumière un objet placé sur une surface photosensible. En effet, ce processus de création oscille entre la précision d'un cliché réalisé par contact direct et l'aléatoire de la production d'une image qui advient « à l'aveugle », sans être pré-visualisée. L'artiste fait donc appel à la capacité du spectateur à saisir dans l'image les indices visuels aptes au discernement du caractère illusoire de la représentation, tout en sollicitant son imagination.

Né à Poitiers en 1954. Vit et travaille à Paris.

Pierre Savatier est représenté par la galerie Jean Brolly (Paris) et la galerie Yves Iffrig (Strasbourg). Il a étudié à l'École des Beaux-arts de Tours et de Bourges, à l'Université de Paris-VIII Vincennes et à la York University de Toronto. Depuis les années 1980, Pierre Savatier pratique le photogramme, technique photographique aux résultats souvent aléatoires, réalisés sans appareil.

Le statut de l'artiste oscille entre ceux de « photographe » et de « faiseur d'images », tant son attrait pour les méthodes photographiques non traditionnelles est grand, suscité par son désir de s'approprier la sensibilité picturale des surfaces (papier, tissu, ruban). Motivé par une réflexion sur la trace, le travail de Pierre Savatier consiste à retranscrire, par des procédés photographiques et technologiques, l'image d'une empreinte sur une surface qui portera ainsi la marque indélébile du geste de l'artiste.



© Pierre Savatier
Gouttes d'eau (grande) #2
2002
Photogramme noir et blanc, argentique
110 x 220 cm

Vladimir Skoda

Sans titre

Par sa forme ovoïde et sa surface irrégulière ponctuée de nuances sombres, cette sculpture en acier forgé est caractéristique de l'ensemble des problématiques soulevées par le travail de Vladimir Skoda.

Les interrogations de l'artiste, développées sous l'influence de l'astronomie et de la cosmologie, portent sur la forme primitive, élémentaire, notamment celle de la sphère et de la ligne. Si, par sa forme, l'œuvre se réfère directement au domaine de la géométrie, elle ressemble à un objet étrange, une météorite. Tout en paraissant venir d'ailleurs ou d'un passé lointain, cet objet semble cependant avoir été fabriqué de la main de l'Homme. L'extrême lourdeur de la sculpture (400 kg), qui contraste avec sa faible circonférence (44 cm), échappe à l'œil du spectateur. La sculpture *Sans Titre* de 1984 confronte ainsi ce dernier à de paradoxaux rapports de valeurs, entre légèreté et pesanteur.

Né en 1942 à Prague. Vit et travaille à Paris.

Après avoir étudié à l'École technique de Slaný, puis à Prague, Vladimir Skoda arrive en France en 1968, où il se forme à l'École des Beaux-Arts de Grenoble et à celle de Paris. Pendant cette période, il s'intéresse à la science, à l'espace et aux phénomènes astronomiques. Il est pensionnaire de la Villa Médicis entre 1973 et 1975. Son travail se dirige peu à peu vers la représentation de formes géométriques inspirées par les mathématiques. Formé aux arts manuels, l'artiste est également influencé

par un oncle forgeron et un professeur des Beaux-Arts, qui l'incitent à travailler le fer, le métal et l'acier. À partir de 1979, Vladimir Skoda se concentre sur la sphère, forme géométrique pure et parfaite. L'artiste joue de cette perfection en polissant les surfaces et à l'inverse en les contrariant, dévoilant ainsi leurs aspérités. Ce jeu sur la matière, réfléchissante ou mate, et sur sa disposition dans l'espace constitue l'essentiel de sa pratique. Il vise à contraindre la forme et à en observer les modalités d'évolution et d'altération dans l'espace.



Vladimir Skoda
Sans titre
1984
Boule en acier forgé
Diamètre : 44 cm
© Adagp, Paris

Photo : Mathieu Bertola, Musées de la Ville de Strasbourg

François Yordamian

TAXINOMIÉ 1987, L'arbre

La taxinomie, qui donne ici son titre à l'œuvre, est la science des lois de la classification. Elle consiste à ordonner une suite d'éléments appartenant à un domaine en formant des listes. Appliquant cette technique aux pratiques artistiques, François Yordamian a cherché à « taxinomiser » un arbre à la manière d'un inventaire. Après l'avoir découpé en morceaux, l'artiste a placé chacun des fragments de cet arbre dans des bocaux et agencé ces derniers de manière à reconstituer une image de l'arbre avant sa dissection. L'ensemble des 285 bocaux est maintenu par un châssis en métal, suspendu dans l'espace. *Taxinomie* offre la vision d'un arbre dépourvu de ses racines, fragmenté et enfermé dans des bocaux alignés sous forme d'un rideau de verre dont les jeux de reflets participent à la désorientation du spectateur. L'arbre traverse-t-il chaque bocal de ses branches ? Se trouve-t-il à l'extérieur ou à l'intérieur de ceux-ci ? Est-il entier ou fractionné ? Ces multiples questions conduisent le spectateur à s'approcher afin de déceler les mécanismes de cette construction. Entre paysage et nature-morte, l'œuvre questionne la représentation artistique comme artefact. Si l'organisation des bocaux est méticuleusement géométrique, le caractère arborescent de l'arbre valorise, quant à lui, l'organicité de la matière et sa capacité à influencer son environnement.

Né en 1967 à Paris. Vit et travaille à Paris.

Le travail de François Yordamian s'attache à la notion de répertoire. À la manière d'un collectionneur, il réalise ses œuvres

en s'appropriant des fragments d'objets, d'images, de vidéos afin d'en proposer une étude méticuleuse. Il s'intéresse également aux comportements humains, aux actions et habitudes du quotidien, et en particulier aux conditions de visualisation des images.



© François Yordamian
TAXINOMIÉ 1987, L'arbre
1987
Installation
Arbre, 285 bocaux, châssis métal, câbles, fil nylon
300 x 150 x 11 cm
Photo : Jean-Louis Hess

CEAAC
Centre Européen d'Actions Artistiques Contemporaines
7 rue de l'Abreuvoir / Strasbourg
+33 (0)3 88 25 69 70
www.ceaac.org

Ouverture du mercredi au dimanche de 14h à 18h.
Visites commentées et accueil scolaire
sur rendez-vous.

Contact presse
Anne Ponsin - communication@ceaac.org

Frac Alsace
Fonds Régional d'Art Contemporain
+33 (0)3 88 58 87 55
www.frac.culture-alsace.org

Contact presse
Christelle Kreder - christelle-kreder@culture-alsace.org

